claires. Il est facile de dire aussi que les démons, ce sont les compagnons de Pierre Stepanovitch Verkhovenski. Mais quel est l'homme duquel ils sont sortis pour remplir ces pourceaux ? L'hésitation n'est pas possible : il s'agit de Nicolas Vsevolodovitch Stavroguine. Seulement, il n'est pas lui-même délivré pour autant. Parmi ces démons, il est l'archidémon. Immobile et vide, comme l'araignée au centre de sa toile, il anime tous les autres. Quant à lui, le pacte qui l'a lié est antérieur au commencement de l'histoire. Nous n'en saurons quelque chose qu'en écoutant sa confession. Ce qui, pour l'instant, nous intéresse, c'est qu'il a été l'élève de Stepan Trophimovitch et que ce même Stepan Trophimovitch est le propre père de cet horrible et plat Pierre Stepanovitch qui conduit l'affreuse bande pour le compte et sous le regard sans âme de Stavroguine. Nous trouvons ici repris, mais avec plus de profondeur, le thème des *Âmes mortes*. Il s'agit, ici comme là, du tragique débat qui s'est engagé depuis Pierre le Grand entre la Russie et l'Occident. Stepan Trophimovitch est un « Occidental », pédant, prétentieux, hypocrite et un peu ridicule, quelque chose comme le grand critique Biélinski, qui avait fleuri précisément à la même époque. Il est rempli de nobles idées humanitaires, qu'il a tâché de faire partager à son pupille. Quant à son fils, à la manière de Rousseau, il s'y est peu intéressé. De sa douceur, de son impuissance et de son âme incomprise sont issus les démons furieux qui ravagent la Russie.

Il ne s'agit pas ici de discuter le bien-fondé de ce point de vue. C'était, en tout cas, celui de Dostoïevski. Les démons nous intéressent davantage parce qu'ils sont authentiques. Au centre de l'œuvre il y a, je l'ai dit, le personnage fascinant de Stavroguine. Celui-ci n'est pas un médiocre, mais un homme doué, au contraire, des plus grands dons. On ne saurait dire qu'il est hanté, sinon par le néant. C'est la vacuité de cette âme qui attire comme un gouffre et provoque une espèce de vertige. Stavroguine s'ennuie, non pas à la façon de Svidrigaïlov, mais d'un ennui métaphysique. Il cherche la limite de sa force, et toutes les expériences qu'il entreprend lui semblent vaines. Par orgueil, il cherche à s'avilir car il est, pense-t-il, d'une essence telle qu'aucune humiliation ne peut réellement l'atteindre. Toutefois, par moments, il est en proie lui-même à de véritables crises de possession. Tel est le cas, par exemple, lorsqu'il fait faire le tour d'une salle à un Monsieur très respectable en le menant par le bout du nez ou lorsqu'il mord cruellement à l'oreille le gouverneur de la province, sous couleur de lui faire une confidence. Dans ces moments-là, il est très pâle, et les témoins se demandent